

ASSEMBLÉE NATIONALE
Salle comble pour défendre l'hôpital public

Avant d'auditionner la ministre de la Santé, les députés communistes ont donné le micro aux personnels. P. 9



LE RENDEZ-VOUS DES LIVRES

Yves Pagès ou l'éloge de « la lutte ironique à main désarmée »

Rencontre avec l'écrivain autour de son dernier roman, *Encore heureux*. P. 18

L'antiféminisme bien réac est de retour

DROITS Un appel va à rebours de la vaste libération de parole en cours. P. 8

DÉBATS & CONTROVERSES

Conservation des « archives essentielles », un tournant inquiétant ?

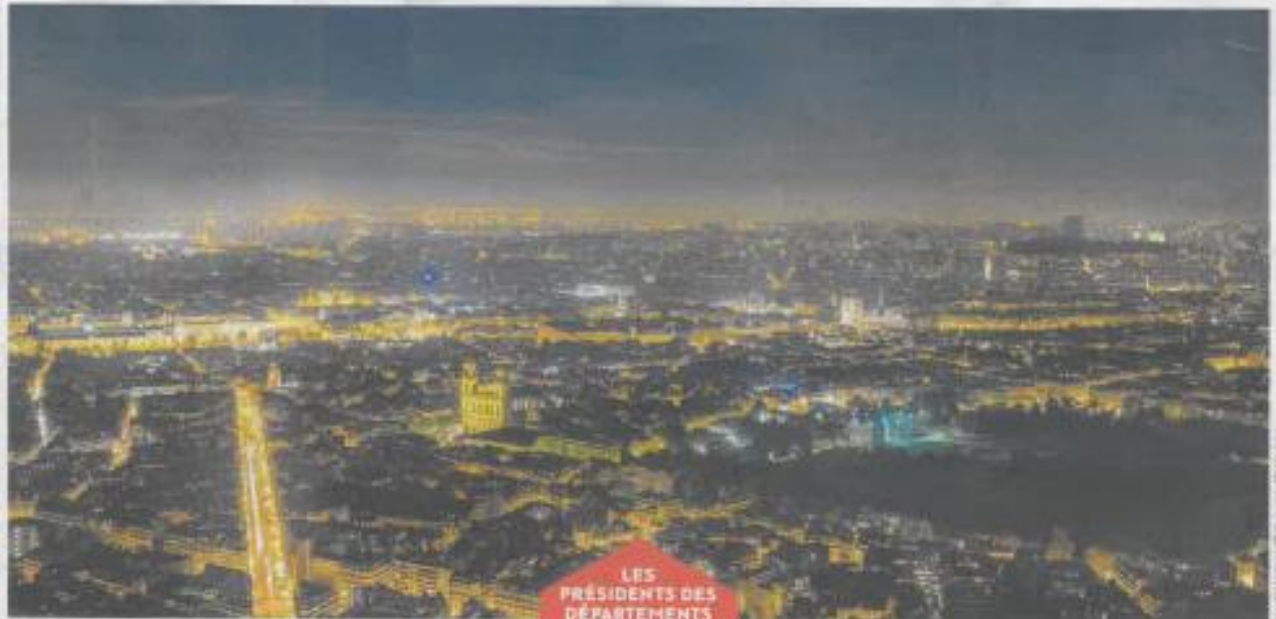
P. 22

JEUDI 11 JANVIER 2018 | N° 22343 | 2 € l'Humanité.fr

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

l'Humanité

Grand Paris: des habitants entre espoir d'égalité et peur du déclassement



LES PRÉSIDENTS DES DÉPARTEMENTS D'ÎLE-DE-FRANCE DÉNONCENT LE PROJET ÉTATIQUE DE LES SUPPRIMER.

A quel ressemble le Grand Paris du point de vue des « Grands Parisiens » ? Comment perçoivent-ils ce nouveau mastodonte institutionnel sur lequel se déchirent, depuis plus d'une décennie, les élus d'Île-de-France ? Alors qu'Emmanuel Macron doit annoncer ses arbitrages sur l'organisation de la métropole francilienne dans les pro-

chaines semaines, le débat, encore trop technocratique, laisse de côté les premiers concernés : les habitants. Et pourtant, ils en sont les meilleurs experts. Ils y vivent. Ils sont les témoins quotidiens des transformations déjà à l'œuvre dans le Grand Paris. Et c'est en particulier le cas de tous les « banlieusards ». « Quand vous discutez avec

un Parisien du Grand Paris, il n'a pas grand-chose à dire. Mais ce n'est pas le cas de ceux qui résident dans une cité en deuxième ou troisième couronne, surtout s'ils habitent dans une tour. De chez eux, ils voient le Grand Paris comme personne », raconte Dominique Falcoz, coordinatrice de Grand Paris vu de nos fenêtres, une opération qui a per-

mis à 2500 habitants de témoigner de leur vision de la métropole, à travers une photo prise de chez eux. On y voit leur « soif de nature », les murs autoroutiers et ferroviaires qui morcellent leurs villes, mais aussi leur « fierté » de mettre la main sur ces territoires trop souvent ségrégués. Et, surtout, des travaux et d'innombrables chantiers. ■■■

Lire la suite de notre article page 4

Le rendez-vous des livres

PHILIPPE FOREST P. 19
L'Oubli

CHRISTINE MONTALBETTI P. 20
Trouville Casino

RAPHAËL JERUSALMY P. 20
La Rose de Saragosse

« Je suis un enfant du dissensus »

Auteur du *Théoriste* et du *Soi-disant*, codirecteur des éditions Verticales, Yves Pagès revient au roman avec *Encore heureux*, l'itinéraire d'un braqueur libertaire en cavale raconté par ceux qui l'ont connu. Entretien.

A rebours de la tendance actuelle de l'exofiction, les « biopics » de figures historiques, Yves Pagès traverse la mémoire collective des cinquante dernières années avec un personnage fictif : Bruno Lescot. Turbulent à la maternelle, petit délinquant proche de la mouvance autonome, il sera arrêté lors du casse raté de la BNP de Charenton-le-Pont, en 1983. Suivront vingt-cinq ans de cavale et une tentative de se réinventer ailleurs. Le portrait en creux de la génération qui a eu 15 ans dans les années 1970, a connu le punk et les squats, pour le meilleur et pour le pire.

Comment est né ce personnage de braqueur fictif, qui a presque votre âge ?

YVES PAGÈS Il est mon aîné d'un an. Ce petit décalage me permettait de passer à l'acte, de parler d'un ressenti plus que de faits vécus. Je n'ai évidemment pas braqué de banque. J'aime l'idée d'un braquage fantaisiste qui serait une sorte de carnaval, avec des pistolets à eau, des masques de Mitterrand, où on casserait des coffres-forts pour redistribuer l'argent dehors avec un sound system dans un corbillard, en allant jusqu'à l'asile de Charenton pour commémorer la mort du sans-culotte Sade. J'aime l'idée de la grande inversion des valeurs, de transformer des pratiques de survie délinquantes en une sorte de happening, entre dadaïsme et carnaval collectif. C'est un programme que je n'ai pas fantasmé quand j'avais 16 ou 20 ans, mais qui aurait pu me traverser à l'époque comme une utopie, dans le sillage de mon idéalisme communiste libertaire.

Mai 68 est un moment important dans la formation de votre personnage, même s'il n'avait que 5 ans à l'époque. Comment regardez-vous aujourd'hui ces événements dont on célèbre cette année les 50 ans ?

YVES PAGÈS Mon livre commence en 1967-1968 et je fais l'hypothèse d'un enfant turbulent dans une zone de turbulence historique où toutes les lignes se sont mises à bouger. Sa famille explose, il découvre d'autres langues, d'autres familles. Ce petit enfant est peut-être le petit scandale qui va faire naître Mai 68. C'est une hypothèse paradoxale et presque absurde, mais fina-

lement, au tout début, Mai 68 est aussi né de petites choses : l'inauguration d'une piscine et un débat sur la sexualité et les dortoirs mixtes à Nanterre. De cette période, je me souviens des réunions des comités d'action chez mes parents, dans le 3^e arrondissement, de l'odeur des cigarettes, de ceux qui portaient en communauté ou qui en revenaient, des éclats de voix. Et surtout d'un sentiment incroyable de mixité, de liberté, de disputes généralisées permanentes mais extrêmement festives. Le roman sert aussi à capter les microdétails et les microfictions dans le sillage d'un événement. Mon personnage aura toute sa vie ce sentiment de liberté, il sera toujours une sorte d'anarchiste infantile. Pour moi, l'écriture et le politique ont à voir avec la préservation de l'enfance, et avec une certaine forme de dérision, d'insolence.

La forme du roman fait entendre le collectif, la polyphonie. Elle joue aussi avec la subversion des langues institutionnelles : celle des tribunaux, des psychiatres, des rapports de police...

YVES PAGÈS Je suis parti de mon incapacité d'écrire ce livre à la première personne du singulier. Il existe mille subterfuges littéraires pour faire ressentir l'intériorité de quelqu'un, j'ai choisi la voie radicale en utilisant des rapports psychiatriques, des attendus de justice, des articles de journaux que j'ai inventés sans les caricaturer. La dernière partie est écrite à la manière des romans d'enquête criminelle, avec une fausse neutralité distanciée. Comme tous les révoltés intuitifs, mon personnage a subi le regard réducteur, social, psychiatrique, des autres. Je le raconte uniquement à travers ces instances réductrices, des jugements péjoratifs et lapidaires. Le lecteur peut ainsi se réapproprier l'intériorité de l'individu et faire fonctionner son esprit de contradiction.

Le ton du livre est drôle, ironique, mais vous traversez l'air de rien de nombreux événements tragiques : la mort d'un enfant algérien renversé devant une école maternelle, l'arrivée de la drogue, du sida...

YVES PAGÈS Je n'écris pas à partir de la mélancolie, c'est de l'ordre de l'énergie vitale. Si l'allégresse n'est pas là, j'arrête. Dans le roman, on a l'impression que tout est



Yves Pagès, né en 1963, s'invente un double générationnel. Patrice Normand/Éd. de l'Olivier

drôle, mais les fantômes des gens tombés en cours de route sont là. La génération de mon personnage a connu des hécatombes liées à la drogue, au sida, à la prison, à la répression. J'ai moi aussi perdu pas mal d'amis de ces années-là. Ces gens, qui pouvaient être dans les marges, essayaient d'inventer des possibles révolutionnaires, amoureux, communautaires, dans des squats, les groupes punk. L'une des questions de ce livre est de savoir ce qu'on fait avec un parcours de rupture. L'attaque à main désarmée devient tragique à cause

de la mort d'un policier et donne lieu à une cavale de vingt-cinq ans. J'ai voulu cette cavale comme la possibilité de s'inventer une seconde vie à la marge, en faisant un pas de côté. Je voulais que le châtement judiciaire et social ne soit pas inéluctable, que Bruno Lescot s'invente une vie de rechange et devienne le romancier de lui-même. Il est un artiste sans œuvre, l'une des figures qui me touche le plus. La courbe de sa vie est peut-être son œuvre d'art. Sa plus belle exposition, c'est son braquage, qui aboutit à un flasco.

Vous interrogez les formes de la contestation, la possibilité de la violence et le rempart de l'humour...

YVES PAGÈS J'en ai un peu assez qu'on réduise l'itinéraire de ceux qui ont tenté de réinventer le monde dans les années 1970 à la lutte armée, au terrorisme, à l'horreur. Mon personnage ne tombe pas dans la violence, il pratique la lutte ironique à main désarmée. En Italie, où se passe une partie du livre, certains parlent des années de plomb. Je voulais aussi parler des années de braise (1), de l'humour, du gai savoir, de la jubilation collective. Il existait dans la nébuleuse autonome des groupes qui avaient de l'humour, comme les Indiens métropolitains, avec qui je me sens en fraternité. L'humour et le débat interne sont les signes qu'un mouvement est porteur de liberté. Ce sont des garde-fous qui empêchent la fossilisation ou le dogmatisme. C'est ma boussole d'appréhension du politique.

Votre personnage aurait pu avoir une carrière d'artiste mural. Comment faites-vous le lien entre le roman et votre collection de graffitis, réunie dans le livre *Tiens, ils ont repeint* (La Découverte) ?

YVES PAGÈS Il existe deux domaines dans lesquels je suis absolument inapte : la musique et le dessin. Bruno Lescot est batteur dans un groupe punk et il a un destin en creux d'immense dessinateur. J'ai pris beaucoup de plaisir à écrire ses dessins, pour que le lecteur se rende compte qu'il était

un artiste génial. J'ai écrit le roman en parallèle de ma collecte de graffitis. C'est une pratique qui m'occupe depuis dix ans et qui me vient de ma mère, qui collectait ceux de la Sorbonne en 1968. Les graffitis m'ont

permis d'entrer dans la matérialité du langage des cinquante dernières années. Ils ont ouvert la collectivité humaine à l'intérieur d'un personnage qui est une chimère, un extraordinaire compromis entre mes fantasmes propres et la caisse de résonance d'une époque.

« Une question de ce livre est de savoir ce qu'on fait avec un parcours de rupture. »

Caisse de résonance ou « caisse de dissonance », comme vous l'écrivez dans la postface du livre sur les graffitis ?

YVES PAGÈS Je suis un enfant du dissensus. À propos de l'immédiat après-68, on parle souvent de l'avortement, mais pas du divorce par consentement mutuel. Cela signifie la discussion pour le dissensus. Je précise que dans ma vraie vie mes parents n'ont pas divorcé. Pourquoi est-ce jouissif d'écrire un livre ? Parce que c'est jouissif d'inventer le divorce de ses parents, qui n'a pas eu lieu mais dont on aurait probablement rêvé. La littérature sert aussi à cela. D'une façon générale, elle sert à inventer d'autres possibles. ♦

**ENTRETIEN RÉALISÉ PAR
SOPHIE JOUBERT**

(1) Un état de contestation et de lutte prolongé en Italie, semblable à Mai 68.

ques

le M
Vendredi 19 janvier

Avec « Encore heureux », l'écrivain s'amuse de la prose judiciaire et policière pour raconter la vie d'un attachant rebelle

Yves Pagès fait la bête noire

ÉRIC LOIRET

Encore heureux », c'est le lecteur qui l'est, à la fin de l'étourdissant huitième roman d'Yves Pagès. Même s'il rit nettement moins que durant les soixante premières pages : un peu comme son héros, qui n'aime pas la société, laquelle le lui rend bien, c'est-à-dire mal. Il s'appelle Bruno Lescot mais on dit « Lescot Bruno » car le texte, qui retrace quarante ans de sa vie, se présente comme une sorte de long jugement, commençant avec un « *exposé des motifs* » judiciaire, puis s'étayant de témoignages, articles de journaux ou rapports – en l'occurrence ceux de Serge Darmon, psychiatre expert auprès des tribunaux. On cite en particulier ce dernier car, simple abruti répressif à sa première apparition, il tiendra dans la suite du récit un rôle plus trouble et affectif auprès du protagoniste, au fur et à mesure qu'on passe de la fantaisie à la réalité, de la farce à la tragédie, dans un désenchantement et une décomposition inéluctables.

On rit beaucoup donc, au début. Parce que l'enfance de Lescot Bruno est présentée en une suite d'« attendus », de petits bouts boiteux : « *Attendu que, s'il est permis d'appeler un chat un chat sans prendre des vessies pour des lanternes, les deux contrevenants mineurs, Bruno et Valentina, sous les apparences d'un exercice de réanimation, ne se livraient pas à un simple concours de baisers, mais aggravaient leur cas d'un attentat à la pudeur mutuelle.* » En effet, en cet automne 1967, le garçonnet, qui n'a pas 5 ans, est accusé d'avoir mordu aux jambes sa copine Valentina, laquelle préfère s'incriminer elle-même, expliquant que « *les marques imprimées jusqu'au sang sur ses cuisses étaient rien de moins que des "suçons qu'elle aime bien [se] faire toute seule ! Et alors quoi, chacun sa vie"* ». Le fait que le père de Bruno soit un ethnologue spécialisé dans les scarifications érotiques chez les Feuls ne joue certes pas en faveur du rejeton...

Ce genre de coïncidence, Pagès en sature son texte, et leur ironie se soutient d'une narration volontairement « idiote », mêlant le bon sens populaire (voire populiste) du fonctionnaire-rédacteur, les déclarations fantasques des



Yves Pagès, en 2017. PATRICE NORMAND/CELESTRA VIA LEEMAGE

témoins et suspects (les cauchemars horrifiquement freudiens de la mère de Bruno), sans compter une curieuse omniscience qui aggrave à la fois l'absurdité et le nouage paranoïaque des faits rapportés. Comme les braves gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux, ainsi que le chantait Brassens, la famille Lescot, ainsi que celle de Valentina – des Ibériques antifranquistes, dont un père auteur d'un *foldingue Manifeste albiniste* –, tous progressistes pré-68, finissent en bêtes noires de la hargne vicinale.

Contre lui les apparences

À l'aube des années 1980, le toujours turbulent ado Lescot se vante à visage découvert d'appartenir au mouvement autonome : il n'en faut pas plus à la police pour trouver « *des éléments matériels prouvant son implication dans des actes de sabotage (chlorate de potasse, soudure à froid), un lot d'affiches "Rock against Peyrefitte" appelant au meurtre du ministre de la Justice ainsi que des pièces de monnaie gallo-romaines dérobées au Laboratoire d'Archéologie Structurale de Jusieu.* » Comme à l'école maternelle, Lescot a contre lui les apparences et sa propre

haine de l'autorité, mais surtout une peur du rouge bien implantée.

On appréciera à ce titre la façon dont Pagès imite la prose policière de certains médias. Toute ressemblance avec une situation existant ou ayant existé étant purement fortuite, on ne pensera pas au cas Julien Coupat. Bref, la bêtise et la méchanceté ayant tendance à l'emporter sur l'innocence et l'honnêteté, Lescot Bruno est jugé et condamné pour terrorisme. Si l'on rit moins, on continue de s'amuser : d'abord par la fantaisie du récit et du langage (les « *tapas noctournes* », avec accent du père de Valentina), ensuite parce que *Encore heureux* est à la fois un polar politique plein de rebondissements (distillés entre les différents témoignages, un peu comme dans le genre épistolaire, où l'on s'aperçoit d'une lettre à l'autre qu'on avait manqué un épisode) et une brillante satire.

Car c'est moins le personnage de Bruno Lescot qui importe, sans doute, fils de famille « *pourri gâté* » finalement attachant, que l'aplomb veule des discours qui, dès la première ligne du roman, font de cet éternel enfant le bouc émissaire d'une politique imbécile. ■

ENCORE HEUREUX d'Yves P. L'Œuvre, 320 p., 19

ENCORE HEUREUX

ROMAN

YVES PAGÈS

TT

Qui est le dénommé «Lescot Bruno», gamin turbulent à la maternelle, ado insolent, enfant de 68 avec une parentèle peu banale, étudiant fantomatique à Jussieu ou Vincennes, condamné à trois ans de prison le jour de sa majorité, en 1980? Il est à la fois un «diablotin à la gueule d'ange» pour le reporter de *Paris Match* et «une personnalité morcelée, dépourvue de repères chronologiques dans l'appréhension de son passé» pour le médecin de Fleury-Mérogis. Plus tard, il y aura de la récidive dans l'air, avec un vrai-faux braquage à Cha-

renton (caché sous un masque de François Mitterrand), une cavale en Espagne s'achevant sur une condamnation par contumace à perpétuité. «*Ce garçon-là se croit coupable de naissance*», affirme son psychiatre, et c'est avec ce Bruno clandestin, mi-punk mi-anar, mais toujours ironique, qu'Yves Pagès nous propose de traverser les années 1970-80, en croisant notamment la gauche de Mitterrand, le gang des Postiches, Action directe, le rêve collectif et celui d'un «no future».

Encore heureux est un puzzle jubilatoire et une fiction mélancolique sur la fin des espérances politiques et la tristesse d'un homme aux pensées contradictoires. A la manière du grand Roberto Bolaño des *Détectives sauvages* ou

de 2666, Yves Pagès mêle et secoue les registres d'écriture, tantôt rigoureusement judiciaire avec un exposé des faits, tantôt fortement journalistique avec des extraits d'articles, ou froidement médicale à travers un rapport d'expert psychiatrique qui ne manque pas de sel. Autobiographique et fictionnel, ce livre gigogne est aussi un polar construit au cordeau, avec agent infiltré et coup de théâtre final. En bref, voici un livre politique et chevaleresque qui ose tout: embrasser le temps et l'espace, le personnel et l'universel, le vrai et le faux, sans jamais regarder le lecteur de haut car l'humour est à chaque page comme l'inévitable politesse du désespoir.

— **Christine Ferniot**

| Ed. de l'Olivier, 320 p., 19€.

LES SPECTATEURS

ROMAN

NATHALIE AZOULAI

Son père est furieux contre les saillies géopolitiques de De Gaulle, sa mère se prend pour une actrice... Un lumineux récit sur les rêves et l'exil.

TT

«De quelle patrie sont-ils vraiment les patriotes?» s'interroge le général de Gaulle dans les songes du jeune héros... Et la phrase ponctue le roman aux frontières indécises, aux temps enchevêtrés, aux évocations énigmatiques. *Les Spectateurs* articule pourtant à merveille, dans le flou des rêves et des fantasmes, des regrets et des frustrations, la petite comme la grande histoire, Hollywood comme le sort d'Israël, l'amitié comme la mort, l'exil comme la passion. L'autobiographie et l'art de la tragédie, de l'arrachement racinien sans doute aussi, comme dans *Titus n'aimait pas Bérénice*, précédent ouvrage de Nathalie Azoulai...

On ne saura jamais ni les noms des personnages clés ni d'où ils viennent. Juifs? Ils ont été expulsés du Maghreb (ou d'Egypte?) en 1954, sans espoir de retour. Quand commence *Les Spectateurs*, le 27 novembre 1967, la famille regarde justement à la télévision une conférence de presse du général de Gaulle, qui condamne l'occupation des territoires palestiniens par Israël, ce «peuple d'élite, sûr de lui-même et dominateur». Fureur du père. Il entraîne le fils sur les Champs-Élysées à une manifestation de soutien à l'Etat juif. C'est tout... tout ce qu'on pourra comprendre de l'histoire familiale qui

façon le livre, et fait écho à celle de tous les réfugiés d'aujourd'hui.

Dans un entrelacs de scènes vues, entendues, comme tremblées par l'émotion ou l'incompréhension, un enfant surdoué et écorché observe. Il est amoureux fou de sa mère, que tous comparent à la star hollywoodienne Hedy Lamarr, et qui justement compense l'horreur de se sentir mal acceptée, dans l'Orient de sa jeunesse, déjà, par la passion du cinéma américain.

Elle collectionne les revues cinéphiles, sait tout des vedettes des années 1930 et 1940, tout de leurs robes qu'elle fait fiévreusement recopier par la voisine du dessous, Maria, d'origine portugaise et transplantée elle aussi... Alors elle peut vivre sa vie comme un film, avec ses amours interdites en Technicolor, ses mélodrames, ses silences, ses chagrins. Nous sommes tous des spectateurs. De la politique, qui se trame dans nous. De l'existence, qu'on aurait rêvée autre. Même le jeune héros s'imagine arbre. La fiction magnifie ce flamboyant récit d'exilés qui se sauve par l'orgueil de s'inventer. Un destin de star. Comme la mère. Comme Hedy Lamarr, émigrée elle aussi... — **Fabienne Pascaud**

| Ed. P.O.L., 306 p., 17,90€.

Hedy Lamarr (ici en 1945) est au cœur des fantasmes en Technicolor de la mère du jeune héros.



ROMAN

Le dossier "Larsen Rupin"

ENCORE HEUREUX, PAR YVES PAGÈS,
L'OLIVIER, 320 P., 19 EUROS.

☆☆☆☆ Attendu que, pour cause de cinquantième anniversaire, le risque de subir encore une fois le procès de Mai-68 s'annonce élevé pendant les mois qui viennent; Attendu que, emportés par leur implacable bonne volonté, de généreux amateurs d'ordre vont réclamer qu'on en finisse avec l'abominable culture permissive qui a fait tant de dégâts sur notre belle société, où tout allait si bien autrefois;

Attendu qu'Yves Pagès (*photo*) raconte, dans « Encore heureux », la dérive anarchiste d'un garçon nommé Bruno Lescot qui, après avoir été pris fin 1967, dès l'âge de 5 ans, « en flagrant délit de sévices » sur ses camarades Sophie Bergeac et Nathalie Cerdan à l'école maternelle, finit par braquer une BNP armé d'un masque de la panthère rose et d'un pistolet à eau chargé en jus de tomate le 15 février 1983; Attendu que Pagès tire le portrait de ce punk amateur de parodies situationnistes en parodiant lui-même toutes sortes de documents judiciaires, de rapports d'experts et de coupures de presse, dans un polar d'allure oulipienne qui s'ouvre sur un « Exposé des motifs » de soixante pages dont chaque paragraphe commence par « Attendu que... »; Attendu que, contrairement à ce qu'on pourrait s'imaginer en lisant cet article, le procédé n'est pas si mécanique qu'il en a l'air, et se révèle même très malin pour réaliser le vieux rêve balzacien (« Faire concurrence à l'état civil ») tout en rappelant, sans s'encombrer de références pesantes à Michel Foucault, comment les discours du savoir peuvent servir à exercer un pouvoir;

Attendu qu'on sourit beaucoup en suivant l'itinéraire de ce Bruno Lescot, qui aime « taper sur une faucille avec un marteau » au sein du groupe Avarell and the Daltons, signer « Larsen Rupin », et semer des graffitis comme

« Haut les mains! Peau de chagrin! »;

Attendu que tout cela n'empêche pas une véritable émotion de naître, quand cette tête brûlée se retrouve à 20 ans en cavale et « voué à une fuite perpétuelle » parce qu'on l'accuse d'avoir tué un flic, on est heureux, en le refermant, d'avoir lu « Encore heureux ».

GRÉGOIRE
LEMÉNAGER



NOTRE SÉLECTION SF

Yauntruc?



Fantastique. Anton est magicien pro et cachetonne de maisons de retraite en centres commerciaux. Un soir, il percuté sur la route un canapé Chesterfield, et cet accident l'amène à franchir la lisière d'un monde. Lui, le raisonneur, qui sait qu'il ne fait pas de magie « pour de vrai », rencontre un elfe maléfisant et les vertus du gâteau roulé suédois dans la protection contre le mauvais sort. Un roman goûteux. (F.R.)

★★★★★

« **La vie est un millefeuille à la vanille** », de Lars Vasa Johansson, traduit du suédois par Hélène Hervieu, éd. Fleuve, 411 p., 19,90 €.

Chroniques de mondes à venir

SF. Chez Curval, qui publie depuis plus de soixante ans, la SF est un art : entre satire, humour et utopie, ses textes relèvent autant de l'insolite que de l'anticipation, et il n'est jamais très loin de Villiers de L'Isle-Adam ou de Roussel. Voici donc une brassée de nouvelles – un genre dans lequel il est très fort – complétant à merveille l'excellent « Livre d'or » que son complice André Ruelan lui avait consacré, en 1981. (F.R.)

★★★★★

« **On est bien seul dans l'univers** », de Philippe Curval, nouvelles réunies par Richard Combailot, éd. La Volte, 508 p., 20 €.

Le Rêve des étoiles

SF. Icône de l'anticipation britannique d'après-guerre dans le rayon populaire, Tubb est surtout connu pour ses space opera. L'adaptation pour l'ORTF, en 1962, de son roman « Le Navire étoile » a constitué le premier programme de SF de l'histoire de la télévision française. Ce recueil, qui ne comprend que des inédits, un roman, sept nouvelles, rend hommage à la mémoire d'un auteur injustement oublié. (F.R.)



« **Dimension E. C. Tubb 2** », anthologie présentée par Richard D. Nolane, traduit par Martine Blond, éd. Rivière Blanche, 332 p., 23 €.

Les égarements de la jeune Camille

Sophie Avon

Son douzième livre, « La Petite Famille », lui permet de décliner son obsession pour les jeunesses enfuies

OLIVIER MONY

Ce que c'est tout de même que d'avoir eu 20 ans. Ce que c'est tout de même, grâce ou malédiction, que de s'en souvenir. Chacun s'en débrouille comme il peut ; notre

consœur Sophie Avon s'en souvient si bien que de « Les Belles Années » en « Les Amoureux » ou « Le vent se lève », elle en a fait des livres et, finalement, une œuvre. Elle n'est pas la seule bien sûr et ses romans, comme autant de fausses éducations sentimentales, piégés par le désir ou son extinction, attentifs à chaque mouvement par lequel ses personnages de filles en fuite essaient d'échapper au désenchantement, voisinent avec la Annie Ernaux de « Mémoire de fille » ou la Chantal Thomas de « Cafés de la mémoire », pour ne citer que les meilleures.

Infiniment troublant

Aujourd'hui, dans « La Petite Famille », c'est du côté d'Amsterdam qu'on la retrouve. Camille, au milieu de sa vingtaine, une Française en rupture de ban, notamment familial, s'y est installée avec Ron, son compagnon, encore étudiant, et bientôt leur bébé, Sacha. Elle s'y laisse couler dans la douceur des jours. Dans leur ennui, aussi. Elle ne fait pas grand-chose, vend dans les rues des bijoux qu'elle dessine et fabrique elle-même, regarde grandir un peu perplexe son enfant, s'éloigner le désir et l'amour qu'elle a de Ron. Nina, son



On sait Sophie Avon suffisamment cinéophile pour n'être pas insensible aux questions de genre. PHOTO THIERRY DAVID/« SO »

amie d'enfance et d'adolescence, perdue de vue depuis quelques années, va la rejoindre, apaiser ses tumultes intérieurs, réintroduire au sein du foyer une harmonie perdue. Dans un premier temps... Mais le réel ne se

laisse pas museler ainsi. Il fera retour et avec lui, les ombres mouvantes de la solitude, du chagrin, de la dépression.

On sait Sophie Avon suffisamment cinéophile pour n'être pas insensible aux questions de genre. Elle en in-

vente (ou réinvente) ici un. Si la forme prend d'abord les atours classiques de la comédie sentimentale, un glissement s'opère vite (comme annoncé tout de même dès les premiers chapitres) vers une espèce de fantastique sourd, niché dans le quotidien, infiniment troublant, qui serait en hybridation avec le réel. C'est d'ailleurs ce dernier, son indécidabilité, surtout passé au tamis du souvenir qui est au centre de ce beau livre douloureux. La vie est un songe, c'est entendu. Alors, toute jeunesse est une fiction. À Amsterdam comme à Paris ou à Bordeaux, partout où le monde pour la première fois s'est révélé être infidèle à sa promesse. Et cette violence-là est inoubliable.



★★★★★
« **La Petite Famille** », de Sophie Avon, éd. Mercure de France, 168 p., 14,80 €.

Sophie Avon évoquera son roman le vendredi 2 février chez Mollat, à Bordeaux, à 18 heures.

Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi

Yves Pagès Singulière plongée dans les pas d'un facétieux ironiste en fuite perpétuelle

Parfois, il faudrait se résoudre à l'évidence et accorder un crédit « illimité » aux dédicaces des auteurs accompagnant les fameux services de presse sans lesquels la profession de critique littéraire ne serait pas grand-chose. Soit, en l'occurrence du présent roman : « L'histoire peu édifiante d'un indiscipliné chronique. » Et si

cela n'était pas suffisant, le titre – « Encore heureux » – se trouve affublé d'un point d'interrogation et d'un point d'exclamation. Bon, la chronique serait-elle, dès lors, pliée ? On ne s'en tirera pas aussi facilement.

Destin tumultueux

Peut-être parce qu'Yves Pagès a vécu plus d'une vie (pion, veilleur de nuit, vendeur de glaces, animateur en banlieue rouge, comédien, magasinier), même si cet ancien pensionnaire de la Villa Médicis est plutôt connu en qualité d'éditeur, veillant, depuis vingt ans, à la bonne fortune des éditions Verticales, et d'écrivain,

entré dans la carrière avec « La Police des sentiments » (Denoël, 1990).

Déjouant l'exercice de style de la biographie purement fictive, Pagès déroule le tumultueux destin de Bruno Lescot, libertaire hors pair, amateur de bons mots et de graffitis, qu'une poignée d'actes dérisoires de délinquance juvénile pousse vers une carrière de zozo vaguement anarchiste dans le tumulte du crépuscule gauchiste fin des années 1970, début des années 1980.

En rupture totale, le garçon, pourtant bien né, file à tombeau ouvert dans tout ce que la marge peut offrir, jusqu'à une tentative foireuse de bra-

quage entraînant la mort d'un policier. Après la rigolade, place à la cavale.

À la manière d'une enquête, découpée entre exposé des motifs, coupures de presse, études de cas, auditions des témoins et contre-enquête, se mêlent destin individuel et portrait d'époque, chronique familiale et roman d'initiation, psycho-géographie et souvenirs d'un Paris révolu. Bel ouvrage que voilà.

MARC BERTIN

★★★★★

« **Encore heureux** », d'Yves Pagès, éd. de l'Olivier, 313 p., 19 €.



Yves Pagès. PHOTO DR